

Lurelu



Là où le réel fuit...

Francine Sarrasin

Volume 42, Number 2, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91709ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

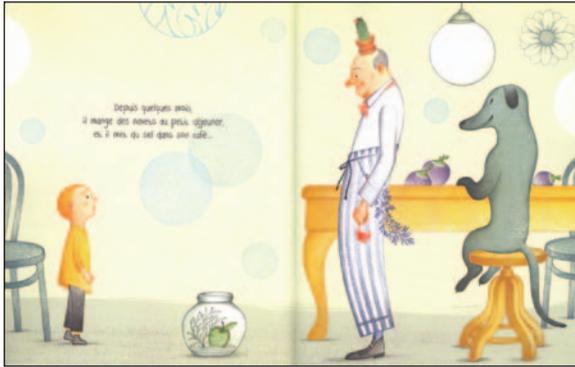
0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sarrasin, F. (2019). Là où le réel fuit.... *Lurelu*, 42(2), 87–88.



Là où le réel fuit...

Francine Sarrasin



87

Dans *La planète de grand-père* (D'eux, 2019), cette histoire difficile de perte de mémoire, le parti que prend l'illustration de Marie Lafrance, pour le texte de Coralie Saudo, a quelque chose de surréaliste. Et c'est dans ce jeu fantaisiste que l'imaginaire du lecteur trouve son compte. Mais il y a plus. Avec les nombreux ratés de communication, le contact qui se brise entre le jeune héros et son grand-père provoque la surprise, le questionnement, et parfois de la déception. Au fil des pages, cependant, une sorte de parcours initiatique s'enclenche et l'enfant lecteur est appelé doucement à entrer dans cet univers complexe, là où le réel fuit.

Vivre ailleurs que dans le quotidien ordinaire suppose une grande liberté, mais aussi une forte dose d'adaptation. Car les repères glissent et le connu devient pratiquement étranger. Savoir en effet que l'hippopotame n'est pas ovipare et qu'un flamant rose ne peut être bleu... même si texte et image disent le contraire! Saisir l'impossibilité de voir le père Noël se fier aux hirondelles pour livrer ses cadeaux... même si l'image donne à ces oiseaux beaucoup d'importance et autant d'élan... Et, dans ce grand ciel de nuit sombre, se jouer avec humour de la légende des cigognes... Dès la lecture des planches initiales de l'album, de telles contradictions colorent le sens de l'histoire.

Confusion des genres

«Depuis quelques mois, il mange des navets au petit déjeuner, et il met du sel dans son café...» Le propos décrit la situation de l'extérieur en disant les choses à la troisième personne, alors que l'image place les personnages en profil net de dialogue. Sur la pointe des pieds, seul et isolé dans sa page, l'enfant oppose sa question inquiète à une réponse plutôt désinvolte de la part de l'adulte. Et il y a le sourire du grand chien attablé, derrière lui. Comment lire cette présence canine sinon en miroir de l'attitude du grand-père? Le chien, fidèle ami de l'homme, prendrait

ici le parti de son maître, celui qui sème le doute par sa déconcertante fantaisie. La légèreté apparente du propos imagé entre en conflit avec le sérieux de l'intervention. Dans sa quête de savoir et son appel de communication, l'enfant risque de vivre beaucoup d'insatisfaction : il a besoin d'apprendre, d'avoir des réponses claires à ses questions, il a aussi besoin d'être rassuré.

Bien sûr, le grand-père est là, debout face à l'enfant. Mais sa joie n'est pas celle d'un vrai contact. Elle n'est même pas dans le jeu d'anachronismes qui mêle cactus et chapeau... elle est ailleurs. Or l'endroit où elle se cache, cette joie, est bien difficile d'accès... Et l'enfant n'a pas la clé pour y entrer...

Après ces premières séquences d'étranges constatations, l'exercice arrête la réflexion sur une grande double page verte. Aussi attentive que silencieuse, cette planche semble, par l'organisation des motifs, se refermer sur un centre, somme toute, absent. Le garçon, doublé cette fois du grand chien, se tourne vers l'intérieur du livre et fait face à deux jambes surgies d'une niche géante. Si c'est bien l'habitation du chien qu'on voit à gauche, l'enfant montré est vraiment minuscule! Et le chien gigantesque! Pendant que les jambes du personnage caché suggèrent aussi quelqu'un de vraiment grand. S'il montrait tout à fait l'ampleur de ces disproportions, le jeu d'échelle pourrait être provocant, mais une distance est heureu-

sement maintenue entre les deux groupes d'intervenants, et l'homme couché n'est vu qu'en partie. Il faut comprendre comment son absence, curieusement remarquée, est ici compensée par le grand chien gris, dont il n'est fait nulle part mention dans le texte, et qui est bien là, comme présence d'image! La taille de cet animal, son geste doux et enveloppant pour l'enfant confirme, dans une intervention rassurante, l'étonnement puis l'acceptation de l'étrange situation. Le chien a changé de clan et, abandonnant sa niche au grand-père, il passe désormais du côté de l'enfant.

Le héros de l'histoire

Ce jeune personnage demeure celui vers qui se porte spontanément l'attention : roux et vêtu d'un tricot orangé, il oppose sa curiosité colorée à la passivité du vert dominant. Il est celui par qui la scène s'anime, qui entretient le questionnement. Mais ce tableau se contemple aussi comme un paysage, doucement, même si on ne détecte ni réelle profondeur ni perspective. L'histoire n'a nul besoin de mise en scène pour s'offrir un peu de silence.

Quelques pages plus tard, perplexe, l'enfant semble réfléchir à haute voix. Qu'il soit assis, yeux clos, légèrement penché au bord de la chaise et comme sur le point de tomber, qu'il soit placé ainsi oriente le mouvement de notre lecture vers le texte de la page blanche, à droite. «Je suis resté bouche bée... Je sais bien que grand-père était gardien de zoo et qu'il aime les animaux, mais je ne m'appelle pas Raymond et je n'ai ni zébu ni lion!» Avec toutes les réflexions qui occupent son esprit, l'enfant est justifié d'avoir, dans l'image, une tête un peu plus grosse que nature. Sa solitude à lui est si grande : elle occupe toute la place, dans





la page. Car de voir le lien avec un être cher se rompre, c'est aussi se sentir un peu rejeté. «Je ne m'appelle pas Raymond» et, bientôt, «grand-père ne se souvient plus de moi... »

Étrangement, si le grand-père oublie qui est l'enfant, l'image, elle, semble vouloir l'attacher à lui dans un geste déterminant et chaleureux. L'ondulation formulée par l'adulte si grand qu'il excède le haut de la page, si grand que sa tête est ailleurs que dans le livre, cette longue courbe n'en est pas moins agréable à lire dans son rapport à l'enfant. L'élan est donné. Tant pis pour le gros bouquet reçu, tant pis pour le reste. Ce n'est pas vrai que l'enfant repart tout seul et «tout penaud avec ses artichauts»! L'illustration déplace le phénomène et inscrit le mouvement en duo. Elle prend soin, toutefois, d'isoler encore un peu l'enfant au centre de la page, comme pivot réel de l'histoire. Vu sur un fond lisse, entouré de l'effet de feuillages décoratifs à gauche, il est littéralement tendu vers le grand personnage.

Fascinant paradoxe

Mais celui-ci est-il le même adulte que celui des pages précédentes? Le grand-père au costume rayé et aux drôles de chapeaux?

Le quiproquo est facile qui fait tomber dans le panneau quiconque s'aventure à l'analyse d'un tel album! Car l'élan qui est donné dans cette illustration n'est pas celui du grand-père avec son petit-fils, mais bien celui que précise le commentaire de la page précédente : «Ce n'est pas de sa faute, me dit papa, on a tous un sac de souvenirs dans la tête... et le sac de grand-père est usé... il est vieux et troué...» D'une certaine façon, c'est à partir de cette intervention que se dénoue l'impasse. Moment charnière. Les étonnements et les questions de l'enfant restées jusqu'alors sans réponse se dirigent vers une issue intéressante. Dans les pages suivantes, le passage se fera d'un souvenir qui s'oublie à celui qui se fabrique et d'une connaissance à une autre : «Mon sac de souvenirs se remplit, celui de grand-père se vide, petit à petit.» C'est comme la passation des pouvoirs, un héritage. L'histoire ne cherche pas à s'apitoyer sur la solitude de l'enfant, non plus que sur la perte irrémédiable de contact entre les êtres. Elle tenterait plutôt d'appivoiser l'étrangeté de la démence, en acceptant de passer par le détour du merveilleux. Ainsi, «quand j'irai voir grand-père sur sa planète où tout va à l'envers, je lui raconterai les histoires échappées de sa mémoire».

En assumant une certitude nouvellement acquise, l'enfant ne peut être qu'important, c'est pourquoi il se posera en portrait, de face, et pourrait-on dire grandeur nature, sur la page de droite. Tout sourire, c'est à nous lecteurs qu'il s'adresse désormais, directement. Sa décision est prise : il a un grand projet, un vrai projet de vie. Ramasser tous les morceaux de souvenirs que grand-père laisse derrière lui, les garder bien au chaud, peut-être même les faire grandir, pour les lui redonner, le moment venu. Un souvenir ne peut s'arrêter dans le temps, c'est quelque chose de vivant qu'il suffit d'alimenter, un peu...

lu

Texte : Maude Nepveu-Villeneuve
Illustrations : Sandra Dumais

Moi, c'est Simone. J'ai un vélo à deux roues,
des souliers rouges avec des étoiles, un doudou
lion vraiment doux... et des ronces.

Un album pour aborder l'anxiété
avec douceur et bienveillance.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

fonfon